

**La rationalité,
une ou plurielle?**

La rationalité, une ou plurielle?

Sous la direction de
Paulin J. Hountondji



Conseil pour le développement de la recherche
en sciences sociales en Afrique



Organisation des Nations Unies pour l'éducation,
la science et la culture

© 2007

Conseil pour le développement de la recherche en sciences sociales en Afrique
Avenue Cheikh Anta Diop Angle Canal IV, BP 3304 Dakar, 18524 Sénégal
Site web: www.codesria.org

Organisation des Nations Unies pour l'éducation, la science et la culture (UNESCO)
Site web: www.unesco.org

Tous droits réservés

CODESRIA ISBN: 2-86978-181-4 ISBN 13: 978-2-86978-181-8
UNESCO ISBN: 978-92-9091-094-7

Composition par Sériane Ajavon

Couverture par Ibrahima Fofana de l'œuvre d'artiste plasticien Béninois, Sylvain Z. KOUTON, Syl. Pâris. KOUTON.

Impression par Imprimerie Graphiplus, Dakar, Sénégal

Le Conseil pour le développement de la recherche en sciences sociales en Afrique (CODESRIA) est une organisation indépendante dont le principal objectif est de faciliter la recherche, de promouvoir une forme de publication basée sur la recherche, et de créer des forums permettant aux chercheurs africains d'échanger des opinions et des informations. Le Conseil cherche à lutter contre la fragmentation de la recherche à travers la mise en place de réseaux de recherche thématiques qui transcendent les barrières linguistiques et régionales.

Le CODESRIA publie une revue trimestrielle, intitulée *Afrique et Développement*, qui est la plus ancienne revue de sciences sociales basée sur l'Afrique. Le Conseil publie également *Afrika Zamani*, qui est une revue d'histoire, de même que la *Revue Africaine de Sociologie*, la *Revue Africaine des Relations Internationales (AJIA)*, et la *Revue de l'Enseignement Supérieur en Afrique*. Le CODESRIA co-publie également la revue *Identité, Culture et Politique : un Dialogue Afro-Asiatique*, ainsi que la *Revue Africaine des Médias*. Les résultats de recherche, ainsi que les autres activités de l'institution sont diffusés par l'intermédiaire des «Documents de travail», la «Série de Monographies», la «Série de Livres du CODESRIA», et le *Bulletin du CODESRIA*.

Table des matières

Présentation	1
<i>Paulin J. Hountondji</i>	
Un combat pour l'honneur?	5
<i>Michèle Gendreau-Massaloux</i>	

I : Qu'est-ce que la rationalité?

1	Hauteur universaliste, profondeur romantique, ruse pragmatiste	11
	<i>Richard Rorty</i>	
2	Jalons pour une théorie de la rencontre des rationalités	25
	<i>Harris Memel-Foté</i>	
3	Pour une rationalité ouverte: universalisation de particuliers culturels	31
	<i>Meinrad Hebiga</i>	
4	Philosophical Reflexions on Rationality	45
	<i>Joseph Nyasani</i>	
5	Un philosophe italien méconnu: le rationalisme critique de Giulio Preti	52
	<i>Luca Maria Scarantino</i>	
6	Nietzsche et la critique de la rationalité européenne	62
	<i>Félix Nestor Aboyo</i>	
7	La rationalité plurielle de Ratsimamanga	68
	<i>Suzy Ramamonjisoa</i>	
8	La différence des sexes a-t-elle un fondement rationnel?	85
	<i>Ariane Djossou-Ségla</i>	
9	The Meaning and Status of Rationality Today	99
	<i>Ernest Beyeraza</i>	
10	Histoire du monde, histoire de l'Afrique, histoire de France	114
	<i>Catherine Coquery-Vidrovitch</i>	
11	Education et rationalité	130
	<i>Kuamvi Mawule Kuakavi</i>	
12	De la «rationalité» aux «rationalités»: le débat du postmodernisme	135
	<i>Ioanna Kuçuradi</i>	

13	La raison entre ontologie et ontomythologie	143
	<i>Bonaventure Mve-Ondo</i>	

II : Rationalité et cultures

14	Conflit des rationalités: destinée et destination des recherches africanistes	149
	<i>Honorat Aguessy</i>	
15	Competing Universalisms: New Discourses of Emancipation in the African Context	163
	<i>Rosalind I. J. Hackett</i>	
16	Diversity and Dialectics of Reason	172
	<i>Emmanuel C. Eze</i>	
17	Rationalité universelle et rationalité africaine	201
	<i>Coovi Houedako</i>	
18	Mathématiques sauvages et rationalité	211
	<i>Abdoulaye Elimane Kane</i>	
19	Reason and Culture: Debating the Foundations of Morals in a Pluralist World	220
	<i>D. A. Masolo</i>	
20	La rationalité africaine et sa modernisation	235
	<i>Tharcisse Tschibangu</i>	
21	The End of History and the Future of Difference	242
	<i>Chris Okechukwu Urob</i>	
22	Rationalité, langue et littérature françaises	257
	<i>Reginald Fraser Amonoo</i>	

III : Pratiques théoriques, pratiques sociales

23	Discipline(s), travail manuel et travail intellectuel	265
	<i>Guy Jucquois</i>	
24	Recherche artisanale et science professionnelle	276
	<i>Yaovi Akakpo</i>	
25	Comment enseigner aujourd'hui la philosophie en Afrique?	286
	<i>Pierre Claver André Okoudjou</i>	
26	The Underpinning of Scientific Knowledge Systems: Epistemology or Hegemonic Power?	294
	<i>Wim van Binsbergen</i>	

27	L'art en tête, ou le mythe du référent culturel.....	328
	<i>Edwige Akplogan</i>	
28	Human Rights and the Politics of Rationality	335
	<i>Cha-In-Suk</i>	
29	Erwin Schrödinger à l'hôpital psychiatrique	342
	<i>Françoise Davoine</i>	
30	Raisons de la folie	361
	<i>Jean-Max Gaudillière</i>	
31	Sur la rationalité écologique	374
	<i>Kwami Christophe Dikenou</i>	
32	Réhabiliter l'éthique environnementale indigène	379
	<i>Workiney Kelbessa</i>	
33	Les routes affamées et le développement africain	413
	<i>Remi Sonaiya</i>	
34	La guérison dans la médecine traditionnelle	424
	<i>Abdoulaye Sounaye</i>	
35	Between Universalism and Relativism: A Conceptual Exploration in Biomedical Ethical Guidelines	436
	<i>Godfrey B. Tangwa</i>	
36	Allocution de clôture	458
	<i>Maurice Aymard</i>	
	Annexe 1 : Rapport du colloque	461
	Annexe 2 : Liste des participants	465

Présentation

Paulin J. Hountondji

Genèse

Ce livre est le résultat d'un colloque. Celui-ci s'est déroulé à Porto-Novo, au Bénin, du 19 au 21 septembre 2002 sur le thème: «La rencontre des rationalités». L'occasion du colloque, c'était la vingt-sixième assemblée générale du Conseil international de la Philosophie et des Sciences humaines. Conjointement audit Conseil, il était co-organisé par le programme UNESCO «Chemins de la pensée» et le Centre africain des Hautes Études de Porto-Novo. Y ont pris part plus de soixant-dix participants dont on trouvera la liste plus loin, et qui venaient de trente pays d'Europe, d'Asie, des Amériques et d'Afrique. On trouvera également en fin de volume un rapport de synthèse des travaux et discussions du colloque. Le Centre africain des Hautes Études a été heureux d'abriter une rencontre de cette portée. Que les participants en soient remerciés. Que les institutions qui ont rendu possible cet événement trouvent également ici l'expression de notre gratitude. Ce sont, en premier lieu, l'UNESCO, mais aussi l'Agence universitaire de la Francophonie, la Fondation Prince Claus pour la Culture et le Développement, l'Ambassade royale des Pays-Bas au Bénin, le Gouvernement du Bénin, l'Université de Cotonou et le Centre béninois de la Recherche scientifique et technique. Nous remercions Jérôme Bindé, Directeur de la Division de la Prospective, de la Philosophie et des Sciences Humaines et son collègue Frances Albernaz, responsable du Programme «Chemins de la pensée» à l'UNESCO Paris.

La présente publication n'aurait pas été possible sans une subvention spéciale du Département Afrique de l'UNESCO et les contributions complémentaires de l'Unité Régionale pour les Sciences Sociales et Humaines en Afrique du Bureau de l'UNESCO à Dakar, ainsi que du Conseil pour le Développement de la Recherche en Sciences sociales en Afrique (CODESRIA). Que le Directeur général de l'UNESCO, le Sous-directeur général chargé du Département Afrique, la Directrice du Bureau de l'UNESCO à Dakar et le Secrétaire exécutif du CODESRIA, en soient remerciés.

Mention spéciale doit être faite de l'équipe de Dakar, et en particulier de Mme Carrie Marias, Conseillère Régionale pour les Sciences Sociales et Humaines, UNESCO Dakar et M. Francis Nyamnjoh, Chef de Publications du CODESRIA, sans le dynamisme et la persévérance desquels ce livre ne serait jamais sorti de presse. M. Abraham Brahima, philosophe de formation et journaliste de profession, a été aussi, à nos côtés, d'un concours inestimable pour le toilettage (*editing*,

comme on dit en français) du manuscrit. Qu'il en soit remercié. Le lecteur doit cependant savoir que nous avons choisi de ne pas aller jusqu'au bout de ce toilettage. Qu'il ne soit donc pas surpris de trouver à l'occasion, dans ce volume, des redites ou des longueurs dont on aurait pu faire l'économie. On a voulu laisser à chaque auteur, autant que possible, son style et sa manière propres.

Il n'est rien de tel, pour introduire à la problématique du colloque (qui est aussi celle du présent volume), que d'en reproduire l'argumentaire. C'est ce qu'on se contentera de faire, tout simplement, avant d'apprécier les résultats de ces échanges d'une richesse exceptionnelle, et d'annoncer le plan de l'ouvrage.

La rationalité aujourd'hui

À part quelques idéologues qu'il vaut mieux ne pas essayer de convaincre, plus personne ne croit aujourd'hui sérieusement au monopole occidental de la raison ou, inversement, aux ravages d'une mentalité prélogique qui affecterait de manière incoercible l'humanité «primitive». Les progrès de l'anthropologie culturelle ont fait justice, depuis plusieurs décennies, des préjugés les plus tenaces d'une ethnographie primaire qui voyait dans la rationalité occidentale l'unique modèle possible de la rationalité en général. Mieux: on a assisté, depuis la fin de la deuxième guerre mondiale, à une prise de parole de plus en plus massive des peuples dits primitifs eux-mêmes. On a vu s'ouvrir les sciences sociales, et dans ce cadre, affluer sur le terrain de la recherche des acteurs nouveaux, porte-parole, précisément, des peuples et des cultures qui avaient alimenté, jusque-là, le discours forcément biaisé de l'anthropologie traditionnelle. L'élargissement de la base sociale de la recherche a entraîné le reflux de l'eurocentrisme, désormais contraint de reconnaître son caractère arbitraire et son incapacité à soutenir l'épreuve publique de la discussion.¹

Comme il arrive souvent, toutefois, on a tôt fait de passer d'un extrême à l'autre. La réaction contre une conception étriquée de la rationalité a conduit, dans certains cas, à mettre en cause la rationalité elle-même comme valeur transculturelle, exigence incontournable dans le double champ de la théorie et de la pratique. Dans d'autres cas, elle a conduit à l'affirmation de plusieurs logiques, de plusieurs modes de pensée fermés sur eux-mêmes, irréductibles les uns aux autres. Ce qui disparaît alors, ce qui devient non seulement inexplicable, mais impensable, c'est la possibilité même de la communication et du dialogue, d'une culture à l'autre. Le gommage de la rationalité ou son émiettement conduisent à un relativisme insoutenable. Car il se trouve qu'en fait, les hommes se parlent d'une culture à l'autre. La communication existe. La discussion est une pratique quotidienne, non seulement à l'intérieur de chaque groupe humain constitué, mais de plus en plus aujourd'hui à l'échelle planétaire. Il faut donc bien admettre qu'au-delà de leurs différences individuelles et collectives, les êtres humains présupposent au minimum, dans leurs rapports entre eux, quelques règles et quelques principes sans lesquels ne pourrait se construire aucun discours, aucune parole signifiante.

D'un autre côté, il faut être attentif aux formes réelles de la communication telle qu'elle se développe aujourd'hui, et aux déséquilibres qu'elles induisent. A travers les

autoroutes de l'information et la toile immense tissée autour du globe par les nouvelles technologies, ce qui se répand et s'impose dans les faits, c'est encore la rationalité telle qu'elle s'est construite historiquement en Occident avec ses forces et ses faiblesses, ses lumières et ses zones d'ombre: la rationalité génératrice non seulement de la science et de la technologie, mais aussi d'une logique du capital impersonnelle et dévastatrice, et d'un ordre politique inégalitaire. La mondialisation, dans ses formes actuelles, véhicule cette rationalité bancaire. La question se pose donc de savoir à quelles conditions l'on peut inventer de nouvelles formes de mondialisation plus équilibrées et plus équilibrantes, plus respectueuses de l'être humain, plus propres à favoriser partout le partage et la co-responsabilité.

Dans le secteur de la science, qu'on peut considérer, non sans raison, comme le moteur même de la rationalité en général, on ne peut plus se contenter aujourd'hui de reconnaître l'objectivité et l'universalité des résultats, ou d'étudier de manière interne les fondements de cette objectivité et de cette universalité. On doit aller plus loin, et interroger les modalités actuelles de la production, de l'accumulation et de la gestion du savoir à l'échelle planétaire. On doit être attentif au rôle que jouent encore, dans cette économie mondiale du savoir, les élites du Sud réduites, plus souvent qu'il n'y paraît, au rôle de pourvoyeuses de matières premières, c'est-à-dire ici, de données et d'informations brutes aussitôt exportées vers les laboratoires du Nord pour y subir le traitement théorique nécessaire. On doit examiner le fonctionnement des structures actuelles de capitalisation du savoir, et les modalités de sa redistribution. Une fois reconnus ces déséquilibres, il faudra, là encore, inventer des alternatives crédibles.²

Dans ce cadre, il faudra s'interroger sur la place des savoirs traditionnels et leur mode de coexistence, sur le terrain, avec la science des laboratoires. On verra à quel point ces savoirs sont marginalisés, appauvris, privés d'un dynamisme ancien et d'un pouvoir d'assimilation dont on retrouve encore aujourd'hui les traces, arrêtés dans leur développement, alors même qu'ils constituent encore, sur le terrain, le seul recours d'une grande majorité de la population, voire, dans certains secteurs, le recours ultime du spécialiste moderne – par exemple, du médecin des hôpitaux qui n'hésite pas, à l'occasion, à y renvoyer les patients dont il ne parvient pas à diagnostiquer le mal. On verra comment certaines recettes de la pharmacopée «indigène», sitôt découvertes par l'enquête ethnobotanique, sont prises en compte par l'industrie pharmaceutique moderne et «brevetées» au profit des laboratoires du Nord – ce qui oblige à examiner de près les rapports de production scientifique et technologique à l'échelle mondiale.

Toutefois, le préalable à toutes ces questions, le préalable à toute réflexion sur les conditions actuelles de production, de gestion et de capitalisation du savoir, c'est une réflexion théorique sur ce que la «science» veut dire, et singulièrement la science moderne. Il faudra bien commencer par reconnaître ce qui a manqué aux savoirs endogènes, au stade, du moins, où s'est figé leur développement: l'hypothèse d'une structure mathématique de l'univers, hypothèse dont on sait qu'elle a marqué, en Europe, le passage à la science galiléenne. Il faudra donc, loin de toute démagogie,

examiner les conditions d'une réappropriation critique des savoirs endogènes, et d'une intégration de ces savoirs dans le mouvement de la recherche vivante.

Penser la rationalité comme exigence universelle, inhérente à toutes les cultures par-delà leur diversité, en reconnaître les modèles concurrents ou complémentaires, en examiner de manière critique les formes aujourd'hui dominantes, remettre à sa place le faux universel qui se drape du manteau de l'universel, ouvrir des pistes pouvant permettre de construire une rationalité de plus en plus large, de plus en plus universelle, telle était, au départ, l'ambition de ce colloque.

Les questions ainsi posées ont-elles été résolues, et si oui, dans quelle mesure? Le lecteur en jugera. On ne tentera pas ici de commenter les contributions au colloque, qui ont donné lieu aux 34 chapitres de ce livre. Neuf d'entre elles ont fait l'objet d'une première publication dans *Diogenes*, n° 202 d'avril-juin 2003. Ce sont les textes de Richard Rorty, Harris Memel-Foté, Luca Scarantino, Ioanna Kuçuradi, Honorat Aguessy, D.A. Masolo, Françoise Davoine, Jean-Max Gaudillière, Remi Sonaiya. Une dixième, celle de Workiney Kelbessa, a été publiée dans le numéro 207 du 3^e trimestre 2005 de la même revue. Même précédemment publiés, toutefois, ces articles gardent leur place dans le présent recueil, le but recherché étant de donner une idée de la richesse des débats et de l'intensité des échanges qui ont rendu ce colloque inoubliable.

On aura remarqué que, par rapport au thème du colloque, qui tenait pour acquise l'existence de plusieurs «rationalités» appelées à se «rencontrer», le titre du présent ouvrage, plus circonspect, prend du recul et s'interroge: la rationalité, une ou plurielle? Telle est en effet la question essentielle. Chacun y répondra pour sa part en fonction de ses exigences et de ses convictions, en fonction des succès et des échecs, des bonheurs et des déceptions qui ont marqué son expérience intellectuelle, voire son expérience tout court; en fonction, aussi et surtout, de son projet pour lui-même et pour les autres et de sa vision pour l'avenir.

Nous sommes au regret de signaler la disparition inattendue de notre collègue Chris Okechukwu Uroh de l'Université d'Ibadan (Nigeria), auteur d'une communication qu'on lira au chapitre 21 ci-dessous, sur "La fin de l'histoire et l'avenir de la différence". Chris est décédé en juin 2003, quelque neuf (9) mois après le colloque auquel il avait si brillamment participé.

Notes

1. Sur ce point, on lira avec intérêt Immanuel Wallerstein (direct. public.), *Ouvrir les sciences sociales* (rapport de la Commission Gulbenkian pour la restructuration des sciences sociales), Paris: Descartes et Cie, 1996.
2. Sur ces déséquilibres dans la production et la gestion mondiales du savoir, on lira avec intérêt Paulin J. Hountondji, «L'appropriation collective du savoir: tâches nouvelles pour une politique scientifique», *Genève-Afrique*, XXVI, 1, 1988: p. 49-66 ; *Id.*, "Scientific dependence in Africa today", *Research in African literatures*, 21, 3, 1990: p. 5-15 ; *Id.*, «Démarginaliser», in Paulin J. Hountondji (dir. pub.), *Les savoirs endogènes: pistes pour une recherche*, Dakar: Codesria, 1994: p. 1-34.

Un combat pour l'honneur?

Michèle Gendreau-Massaloux

Au fil des documents transmis par le Centre africain des Hautes Études de Porto-Novo, le titre de ce colloque s'est transformé, passant d'un singulier, «la rationalité», à un pluriel, «rencontre des rationalités». Ce changement, heureux, intègre l'histoire même de la raison.

Récemment, à Nice, Jacques Derrida analysait une expression des premiers écrits de Kant: «sauver l'honneur de la raison». Il commentait ce syntagme, qui selon lui signifiait que, dès l'émergence même du concept de raison en tant qu'idée régulatrice, celle-ci se trouvait installée «entre l'échouement et l'échouage». Le combat pour la raison n'était-il pas un combat «pour l'honneur», de quelque façon perdu d'avance? Le gain de cette perte consisterait peut-être dans l'émergence d'un pluralisme, d'une dissémination ou d'une diffraction de la raison, et c'est la question même que pose la transformation du singulier en un pluriel.

Les rationalités, au pluriel, véritables acteurs de cette rencontre, se représentent ici dans leur histoire, l'histoire de la raison comme histoire plurielle – comme une pluralité des représentations de la raison selon le temps – mais aussi de sa dispersion dans l'espace, dans une autre dimension qui est celle de la géographie, du territoire.

C'est parce que la raison engendre d'elle-même son «auto-affection», sa déconstruction, qu'elle s'est ouverte aux différents visages d'elle-même qu'en donnent les différents temps de l'histoire.

Il y a ici de grands historiens de l'Afrique qui savent bien que partout, y compris sous l'angle des pratiques africaines, des croyances et de la religion, la raison s'est incarnée de façon diversifiée, de façon telle que même là où on la croyait arrêtée, elle ne cessait de se redéfinir, de se remettre en mouvement. En Afrique, et en particulier au Bénin, l'histoire de la raison occidentale, telle qu'elle fut dessinée par les Lumières, et en Europe, a été perçue comme «de *fardeau de l'homme blanc* au nom duquel on évangélisa, christianisa en racontant aux Africains l'histoire d'une raison atemporelle et vagabonde qui voyageait néanmoins dans l'histoire mais dont le site principal était grec» (Bidima 2001:9). Cette mutation donne aujourd'hui des résultats novateurs, comme en témoigne le récent numéro de la revue du Collège international de Philosophie consacré aux «Philosophies africaines: traversées des expériences».

Un philosophe européen aujourd'hui disparu, Dominique Janicaud, disait déjà, il y a exactement dix ans, dans un recueil, édité en 1991, *À nouveau la philosophie*, qui reprenait un texte publié pour la première fois l'année précédente dans *Herméneutique et ontologie, Mélanges en hommage à Pierre Aubenque*, sous le titre: «L'autocritique de la raison, dialectique et dénégations», quelques phrases remarquables, en quelque sorte prévoyantes, programmatiques. Dominique Janicaud écrivait: «La raison s'avère polémique, en elle-même et dans sa relation à l'être. Et sans doute n'y a-t-il pas un horizon plus sensible, à cet égard, que la mouvante ligne de notre avenir. Car le temps s'apprête à déranger toutes nos raisons, en opposant à la constance des idéalités l'insolence de sa futurition» (Janicaud 1991:55).

Cette phrase, d'une vérité quasi prophétique dans le contexte de ce recueil, contraste fortement avec la présentation qu'en faisait la quatrième de couverture, selon laquelle «**l'espace de ce travail est le champ pluriel et fracturé des rationalités, des historicités. S'y dessine en pointillé la carte du pays qu'il reviendra à une philosophie neuve d'habiter**». Je souligne: «espace», «champ», «carte», mots de la géographie, employés au deuxième degré, métaphoriquement: de ce point de vue, le vocabulaire des sciences sociales, marqué encore aujourd'hui par un emploi métaphorique du vocabulaire de l'espace, laisse penser qu'un grand chantier reste encore à engager. On peut se demander si la pensée philosophique ne naît pas aussi de et dans une géographie de premier degré, dans la différence des perceptions, des représentations et des expressions qui se manifestent sur les cinq continents.

Au Bénin, il convient de revendiquer l'usage au premier degré du vocabulaire de la géographie: il y a, je le découvrais ce matin dans les cours intérieures du Palais des rois de Porto-Novo, des symboles, des significations de l'espace – espace de repos, espace de convivialité, espace de sommeil, espace d'hospitalité – qui apportent leur valeur, leur résonance et leur portée aux mots des langues du Bénin. Déjà en 1956, au cercle culturel de Porto-Novo, le Président Maga parlait en sociologue, en anthropologue, en intellectuel. Il traitait le sujet de la nudité chez les Sombas. Il recherchait l'expression de la diversité des coutumes et des cultures du Bénin.

Reconquérir l'histoire, reconquérir la géographie: du fait que certaines cultures ne disposent pas des moyens matériels dont elles ont besoin, nous avons pu nous persuader qu'en certains lieux du monde le progrès de la science était arrêté. Mais en tant que Recteur de l'Agence universitaire de la Francophonie je constate que partout des chercheurs réussissent aujourd'hui à modifier leur environnement et à inventer des modes de production de savoirs, ainsi que de communication d'un pays à l'autre. Les réseaux scientifiques qu'aujourd'hui nous aidons, y compris en sciences humaines, sont des réseaux internationaux, présents sur internet, par lesquels des chercheurs du Bénin apportent leur contribution à des recherches auxquelles participent des chercheurs du Canada, de France ou de Belgique. La science progresse partout, y compris en des langues qui n'ont pas la même diffusion internationale que le français: il y va du partage des outils scientifiques de demain.

Certes l'on peut craindre, comme l'écrit Paulin Hountondji dans sa présentation de notre rencontre, que des molécules découvertes au Bénin et destinées à produire

de nouveaux médicaments ne soient d'abord utilisées au bénéfice de laboratoires de pays du Nord soucieux d'augmenter leurs profits.¹ Mais en même temps, des voix autorisées préconisent, par exemple, des médicaments génériques qui proviennent de Chine, plutôt que les produits des laboratoires du Nord. L'hégémonie économique se voit mise en question par la réalité même des échanges, qui ne peut méconnaître, malgré l'extrême inégalité des moyens, que certaines traditions, qui ne sont pas que du passé, produisent des biens culturels et scientifiques utiles à tous.

La certitude que les langues sont mêlées aux cultures, qu'elles sont non seulement des vecteurs mais aussi des manières de penser et de sentir, inspire nos réflexions sur la relation des langues aux sciences, et en particulier aux sciences humaines. C'est d'ailleurs à Cotonou que se sont réunis l'an dernier, pour définir une véritable charte du pluralisme culturel, les ministres de la culture et les opérateurs de la Francophonie.

Une fable associe l'espace et la pluralité des langues à l'inachèvement, et à la difficulté de l'homme à accéder à l'infini. C'est le mythe de Babel, qui illustre la dispersion géographique et ce que l'on a appelé à partir du Moyen-Âge, dans la Vulgate, «la confusion des langues» (Zumthor 1997:92).

Ce mythe, intéressant pour qui s'interroge sur l'avenir de la raison et des rationalités, décrit la fracture du *logos*, la perte d'une verticalité initiale du langage, d'une rationalité unique, définie comme traduction d'une seule logique du réel. Dans l'après-Babel que nous vivons, plusieurs points communs nous rassemblent: nombreux sont ceux qui parlent plusieurs langues, l'anglais, le français, quelques langues africaines; entre les langues surgissent des intraduisibles, des mots sans équivalent immédiat et exact. Ces intraduisibles, qui rendent nécessaire la difficile expérience de la traduction, manifestent le plus précieux de chaque langue dans sa différence. La pluralité des rationalités se dit dans la diversité des langues.

Ce sujet dans sa circonstance, dans son temps et son espace, est marqué par l'événement mondial qui s'est produit le 11 septembre 2001. Or, en consacrant à Babel un essai qui restitue les composantes culturelles de l'élaboration du mythe, Paul Zumthor, de façon quasi prophétique, écrivait: «Pour le nomade, le lieu par excellence, le site élu où la divinité se révèle et attire tout à soi, est issu du labour maternel et irréflecti de la terre: une montagne (le Sinaï), une oasis (l'Éden), un arbre (celui de vie). L'homme n'a point participé à leur genèse. D'où les répugnances: la ville, la Tour ne peuvent être un centre, elles en sont la négation; non point sceau de l'unité, mais définitive abolition de celle-ci; non rassemblement, mais dispersion; non communion, mais perte de la parole par quoi l'on communique. Le bouleversement des perspectives est total» (Zumthor 1997:177).

Un thème commun rattache Babel au sujet de ce colloque en même temps qu'aux langues, c'est l'inachèvement. Paul Zumthor en faisait le motif central de son interprétation du mythe en montrant que dans notre monde la dispersion vient de ce que la nature n'est pas un stock inépuisable, une banque de données disponibles et fixées d'avance, et que la connaissance elle-même est toujours fragmentée. Le livre de Paul Zumthor porte sur l'inachèvement, que symbolise la Tour de Babel, dans

lequel il voit la condition même du temps historique, sans que cette donnée puisse se réduire à la malédiction de la *Genèse*. En français, les deux adjectifs *inachevé* – le chef, dans son sens ancien était le bout, la limite – et *infini* n’ont-ils pas une relation forte par leur étymologie? Ces deux mots de sens distinct, d’apparence opposée, ne sont-ils pas profondément unis? «Achévé» vient du latin *caput* (tête), au sens de «bout», «terme»: c’est ce qui a été fait jusqu’à la fin. «Inachevé», c’est donc ce qui n’a pas eu de fin, pas eu de conclusion, et peut déborder à l’infini. La racine d’«infini», le latin *finis*, limite, frontière, apparaît dans les deux mots anglais: *unfinished* et *infinity*. Même en français, dans l’*infini*, il y a de l’*inachevé*.

Le mythe met en scène la dispersion des hommes, leur errance, dans laquelle René Schérer voit une figure de l’infini: «L’homme est une créature du voyage, de l’errance. Il a bougé, fini par occuper la terre, en s’éloignant des autres, sans doute, mais aussi, nécessairement, en allant à leur rencontre. Il va vers l’horizon comme il est attiré par les cimes; c’est là sa part d’insatisfaction, de résistance à l’immobilisation sur un unique sol, à la fixation; sa part d’infini, qui témoigne de l’immanence de l’infini en lui. Il va, et nécessairement rencontre. Cette rencontre, si elle n’est pas guidée par une intention délibérée, est une nécessité inscrite dans les lois même de la Nature, eu égard à la rotondité de la Terre. L’homme, qui n’est pas une créature du territoire mais de l’infinitude de son errance, habite la Terre comme un infini limité» (Schérer 1995: 119).

Aujourd’hui, à Porto-Novo, la géographie et l’histoire apportent leurs méthodes, leurs acquis et leurs perspectives à un projet mondial solidaire, pour lequel il ne doit y avoir ni centre ni périphérie, celui de l’écriture plurielle des rationalités.

Je vous remercie.

Note

1. Paulin Hountondji, «La rencontre des rationalités» (argumentaire du présent colloque): <http://www.unesco.org/cipsh/htm/AG02pres.htm>.

Bibliographie

- Bidima, Jean-Godefroy, 2001, «Introduction...», in «Philosophies africaines: traversées des expériences», *Rue Descartes, Revue du Collège international de Philosophie*, Paris, n°. 36.
- Brague, Rémy & Courtine, Jean-François Édts., 1990, *Herméneutique et ontologie. Mélanges en l’honneur de Pierre Aubenque*, Paris, PUF, collection «Épiméthée».
- Janicaud, Dominique, 1991, *À nouveau la philosophie*, Paris, Albin Michel.
- Schérer, René, 1995, «Le séjour de l’errance», in «Tsiganes, Trans-territorialités», *Chimères*, Paris, n°. 25.
- Zumthor, Paul, 1997, *Babel ou l’inachèvement*, Paris, Le Seuil.